

1.

Depuis le moment zombie

Un lieu a une fin. Elle ne coïncide pas forcément avec sa disparition. Au contraire, on aimerait que cette fin du lieu soit un moment particulier de son existence, un terrain d'expérience où quelque chose pousse dans sa matière en décomposition. Cela sera forcément imprévisible. Et il faut faire tout notre possible pour que cela soit heureux aussi, pour que cela soit une belle mort, un composte riche et dur à cuire, une matière souple et résistante. Pour goûter à cette fin, il faut vouloir lire dans les restes, déchiffrer les héritages dans la putréfaction, retirer les diamants incrustés dans la viande boucanée, les pièces d'or déposées dans les orbites vides. Cette fin laisse un trésor un peu sale et bruyant qui appelle des organes courageux pour fabriquer un futur avec. Elle engage le corps qui veut savoir à trembler en sa compagnie. Ce n'est pas facile de faire son affaire de cette matière intempestive pour qui veut du nouveau et du neuf, pour qui veut s'installer sur une scène de crime lavée de la présence puante du passé.

Au chapitre des pratiques décoloniales, je placerais volontiers ce geste : savoir ramener la puanteur et les mauvaises manières des morts sur la scène du présent-futur, leur parfum irritant qui remplit les narines et les poumons. Imaginer un corps autrefois domestique, celui-là même qui s'était enfui par une fenêtre cassée en tirant malicieusement la nappe des maîtres¹. Le voici de retour, boitant sur jambe pourrie où germe des champignons magnifiques, visage nègre couvert de coquillages d'avoir passé trop de temps allongé sur les fonds marins avec une armée mi humaine, mi calamar. De son doigt de calcaire, il vient de nouveau griffer la table et y dépose cette cuisine d'histoires indigestes et dérangeantes qui chatouille les intestins. Juste le temps d'exposer une poitrine transparente qui dégouline sur sa cage thoracique et son dos où sont gravés tous les Codes, il ou elle disparaît déjà dans un bruit de ventouses humides en projetant des jets d'encre depuis un anus en forme de bouche bavarde. Comprend qui veut, cette langue-là. L'esprit farceur n'occupe pas la scène, il ou elle la traverse au rythme du boucan de squelettes qui se tapent les tibias quelque part aux alentours. La fin du lieu se doit d'être vitale et joyeuse, accueillante et bizarre, c'est une échappée, une danse, la lente glissade de créatures étranges et familières à la fois qui bouleversent, en passant, l'ordre du lieu. La fin refuse de se laisser imposer le silence, elle est bazar, fracas, cacophonie. Elle appelle à une traduction qui est déjà le lieu à venir.

Car la fin qui nous préoccupe n'a rien à voir avec celle de l'obsédant corps cadavérique du Mâle Blanc qui n'en finit plus d'agoniser bruyamment en occupant le cœur d'une scène qu'il ne veut quitter à aucun prix. Le voilà gros bébé ridé qui pleure et réclame qu'on change sa couche et qu'on lui donne le sein d'une amante soumise. Lui qui voit dans sa propre finitude la fin du monde, fin stérile et mélancolique, interdit toute vie qui ne saurait au service de sa libido usée. C'est le corps du vieux roi qui se prend pour la société, pour un monde où toute autre voix que la sienne est barbare. Nous ne voulons pas de cette mort-là. Nous lui bottions volontiers le cul.

On vous demande souvent de partager votre expérience de création de projets, de lieux, de situations de culture, de triomphes divers et d'aventures héroïques. Rarement l'expérience de la fin, qu'on ne veut voir. Alors qu'il faut savoir finir et qu'on y est mal préparé, il faut savoir laisser des traces, des beaux os à ronger, de la matière fertile. La fin du lieu est un lieu à partir duquel on peut regarder le lieu. C'est toujours un peu triste de voir finir un lieu. Mais à la fois, c'est aussi un peu triste de devoir s'accrocher à sa survie. Par principe. Juste parce qu'on ne veut pas que ça meure, au moment même où on ne sait plus vraiment ce qui meurt. Et ce qui ne meure pas.

La mort du lieu s'ouvre par le long moment zombie, cérémonie joyeuse qui met fin à la force de l'habitude, à la répétition de la même chose, l'usure du lieu dans sa forme la plus quotidienne, dans sa mascarade la plus permanente. Le lieu quitte son présent, commence à se décomposer, laisse alors les bruits alentours pénétrer son corps, la rumeur des luttes changer son état. Il lâche prise pour laisser venir des transformations possibles. Cette fin libère les temps du lieu, les vieilles pensées, les vieilles colères qui résonnent dans de nouvelles textures. Tout le monde ne sait pas que c'est la fin du lieu. Tout le monde ne le sait pas en même temps et de la même manière. L'apercevoir demande de l'attention, elle ne se voit pas à l'œil nu. Dans son sillage surgit des paysages disparus, des corps abîmés, des voix et des musiques sans maître. Et il faut savoir les accueillir. Bienvenue. C'est un rituel auquel certains se refusent, une cuisine qui demande de la mastication pour que tout ne reste pas bloqué au travers de la gorge.

L'espace Khasma était refuge alors que Paris s'étalait sur ses marges crasseuses, chassait les vies pauvres, effaçait les traces. Et c'est là que sa disparition a pu avoir le goût d'une défaite. C'est pour cela qu'il faut mourir mais ne pas disparaître, ni comme refuge, encore moins comme récit.

Lieu de culture et de rencontre, d'art et de connivence, Khiasma a ouvert au public en 2004 aux Lilas dans la proche banlieue Nord-Est de Paris, alors qu'à la faveur de quelques nœuds d'autoroute, de terrains vagues et de mauvaises réputations, les rivages du département de la Seine-Saint-Denis avaient su jusque-là rester inaccessibles à la gentrification et aux appropriations *cool*. Khiasma partait alors de l'idée simple d'un lieu sans modèle, qui ne cherchait pas à ressembler à un centre d'art, qui se bricolait sans stratégie et se racontait en chemin sans légitimité, avec ceux qui essayaient de le faire ; récits polyphoniques, bavardages, braquages maladroits de significations, braconnage de formes. Khiasma naissait dans cette économie de l'accident, dans ce moment sans police de la culture. C'était avant que n'arrivent ceux qui savent, les systèmes-corps qui gèrent l'imaginaire du lieu, qui demandent des comptes, donnent des leçons et des manières, des méthodes, fabriquent un temps du lieu, chassent l'incertitude, maquillent le lieu pour s'y reconnaître, lui administrent des remèdes contre la peur, le soignent contre son gré, le domestiquent, l'endettent de choses qu'il n'a pas demandé. C'est de ce devenir qu'a tenté de s'enfuir Khiasma qui est aussi celui de la Seine-Saint-Denis, terrain inédit d'expérimentations culturelles et artistiques qui a dû apprendre à baisser les yeux devant les managers du grand récit du futur.

C'est pour cela qu'il faut savoir entrer dans le moment de la mort du lieu, qui devance de longtemps l'annonce de sa fin officielle, un moment secret où il se soustrait à la leçon bourgeoise, où il se défait pour permettre à d'autres formes de vie de l'habiter, où il se cache, dérive et disparaît déjà, se liquéfie, se sédimente. Qui veut le voir le voit quitter la scène, glisser des mains qui voulaient en faire propriété, réinventer des manières désordonnées de faire et de dire. Il se remet à fuir, au-delà de ce qu'il n'est plus, loin de ce qu'il n'est pas encore. Depuis la mangrove sans lumière où il erre, depuis le plancher sous-marin où il s'allie à d'autres vivants, le lieu lance cris et flèches empoisonnées. Il retrouve sa poésie coupante qui tord le cou à la grammaire administrative. Il s'amuse de la musique répétitive des discours sans consistance, de la capture des mots. Il se rend imprononçable. C'est la phase zombie du lieu, longue veillée mortuaire, lente décomposition de son corps.

Il survie maintenant dans les gaz de ses propres organes qui pourrissent. Comme un esprit échappé de son enveloppe, il ricane. Car il a appris à vivre dans sa mort.

La collection de textes courts qui suit, parue à l'automne 2018, participe à ce conte infini depuis le lieu de la mort de Khiasma, échos d'une histoire qui se décompose et se recompose dans la proche banlieue de Paris.

(1) Voir « Décoloniser c'est être là, décoloniser c'est fuir, marronnage depuis l'hospitalité toxique et alliances dans les mangroves. », Olivier Marboeuf, in « Décolonisons les arts », Editions de l'Arche 2018

2.

Parler avec des mots à soi

Dans la longue histoire de Khasma, vient le moment d'essayer de raconter une histoire concrète et matérielle qui a nourri l'imaginaire situé d'un lieu. Dans la cour d'un hôtel social, une imprimerie. La précarité et l'amitié, les voisins et les alliés, les fidèles et les oubliés, les dettes, la colère et la fatigue, les soirées improbables et les après-midi de fête, les politiques hypocrites et les politiques idiots qui inventent sans cesse de nouvelles saveurs au dégoût. L'amour farouche pour la Seine-Saint-Denis alors qu'elle entre avec nous dans sa phase zombie. Finis les corps interdits, les présences amicales et obliques quand la nuit tombe, les cafés kabyles et les fumées communistes, ceux qui parlent trop fort à l'aube, ceux qui ne font que migrer, ceux que l'on tue et ceux qui se tuent en courant comme la seule manière possible et désirable de traverser une vie qui ne compte pas. Nous avons une dette envers ces histoires, il faut les raconter avec des mots choisis, des mots qui en ont pris plein la gueule mais qui regardent droit dans les yeux, des mots à soi.

Parler avec des mots à soi ne se limite pas seulement à une question de langue. C'est aussi défaire un certain encodage des expériences les plus concrètes et parfois les plus fragiles de nos vies, leur encapsulage dans des mots-clefs qui forment la base du trafic fluide et anglophone des autoroutes de la pensée d'aujourd'hui – et de leur économie de l'attention – où toute existence peut être dite par une poignée de narrateurs.trices en suspension dans les gaz de la globalité et répétées jusqu'à l'usure par une assemblée d'élèves enamourés et d'espèces serviles.

Car de toute évidence, il est toujours question d'amour et de soin quelque soit la violence qui est faite aux mots et par les mots. Et si vous ne le comprenez pas, vous ne serez plus invité. Et cet amour religieux pour la répétition fait de la main soyeuse des inventions les plus poétiques, une lame qui tranche dans la nuit, une torche jetée à la face de ceux qui se cachent dans des formes de vie de peu. On en viendrait presque à ressortir le nègre de la cave obscure où on l'avait jeté et où il se consumait en silence pour lui retirer quelques derniers principes vitaux, une étincelle avant qu'il ne soit définitivement épuisé. Car il y a urgence à nourrir le corps malade des institutions de la culture, à verser la bouillie dans la bouche édentée d'un vieillard dont il faut changer les couches et le masque. Il ne faudra ainsi pas longtemps avant que le Centre Pompidou ne marronne, déjà les Kunsthallen et les centres d'art se créolisent et probablement bientôt un MoMA queer coproduira des imaginaires indigènes avec une Tate fugitive. C'est ainsi de l'économie grotesque des pratiques minoritaires, devenues les motifs du marché néolibéral des savoirs désarmés. Les corps dangereux et les territoires dépossédés sont maintenus à distance raisonnable et les polices culturelles assurent un cordon sanitaire. Tout va bien. Tout est calme ce soir dans la Périphérie.

Dans cette économie gloutonne des sujets qui a l'amnésie tenace, on en viendrait presque à devenir avare de conversations alors que la production même d'un lieu véritable dépend grandement de notre capacité à la pensée chorale et à la circulation de la parole, surtout quand celle-ci n'est pas trop informée et qu'elle essaye de trouver en chemin ce qu'elle veut dire, qu'elle ne craint pas de décevoir et de ne pas être de la famille. Qu'elle s'en fout de parler trop fort et en même temps que tout le monde. Le lieu dépend aussi de cette hospitalité-là pour la pensée qui dérange, pour le corps qui ne sait pas, qui apparaît sans annonce, accidentellement, dans une langue pas encore ferme sur un terrain toujours mouvant. C'est le mec bourré qui entre dans la cour et raconte sa vie de poète, le voisin en robe de chambre qui perd la voix ou la mémoire, c'est la fille qui débute mille phrases et n'en finit aucune, les enfants qui rôdent comme des chats et ceux qui cherchent un peu de chaleur avec des yeux phosphorescents. Le lieu dépend d'une bienveillance sans police qui ne peut être dite, un principe actif qui simplement tient les murs mais n'est une valeur sur aucun marché du « love ». C'est juste être ici avec ceux qui sont ici.

Mais situer un lieu n'est pas qu'une affaire de géographie, ce n'est pas seulement un gentil exercice destiné à épater les touristes de l'art et les vacanciers de la politique. On n'a pas forcément envie d'être de ces petits paysans ébouriffés, de ces artisans râleurs dont on vient admirer, avec une accolade condescendante, la production authentique, la fabrication d'un local forcément *amazing and beautiful*. Situer un lieu, c'est porter une attention à ses conditions matérielles d'apparition et d'existence, à sa crasse et à sa merde, aux lâchetés, aux peurs et aux renoncements aussi, à ce que cela réclame et coûte, et à qui cela coûte, à ce qui n'a pas été examiné pour dire son histoire, à ceux et à celles qu'on a occulté, jetés dans l'ombre. C'est faire la nique aux raccourcis violents et à l'ignorance insupportable de ceux qui indéfiniment découvrent que vous existez en se regardant eux-mêmes dans le miroir de votre corps et en fronçant les sourcils quand ils ne s'y reconnaissent pas. C'est essayer de parler avec ces mots-là, affectés par la colère et l'étonnement d'être toujours vivants. Parler à nos alliés proches et lointains. Comme un lieu, un lieu zombie.

3.

Le lieu se fait en nous

Il aurait été plus facile d'être juste une poétesse, authentique, politique et sereine, un poète féministe bien sûr, évidemment, et communiste de la bonne période, ou un type libertaire, drôle et cultivé, un gars sûr, une fille fluide, qui partout trouvent leur place, qu'on oublie dans les tapisseries des salons bourgeois et qui apparaissent soudainement révoltés le temps d'une soirée électorale.

En colère quand il faut et bon compagnon pour le reste, amie sans réserve et sans rancune. Capable d'oublier les situations les plus sordides, témoins amnésiques de gestes qui blessent, du regard vide du vigile noir, des corps qu'on interdit discrètement à la porte des lieux sûrs, jamais du mauvais côté des choses, juste à la surface souple du rideau sans le lever, et qui savent jouer de la fable cool des possibles, des chacun-fait-comme-iel-peut-et-que-le-la-meilleur.e-gagne.

Mais la carte est aussi peuplée de ceux et celles qui ne passent pas, pour qui *ça ne va pas être possible* et qui ne l'ont pas choisi, mais qui le sentent très tôt et qui font avec cette sensation particulière tout un tas de choses qu'il ne faut pas faire. A commencer par vouloir parler et regarder derrière le rideau. Comme la femme de Barbe Bleue qui fait le geste fatal et qui devient témoin sans le désirer, témoin de tout son corps, marquée, jusqu'à ne plus pouvoir faire comme si, comme avant. *Ça ne va donc pas être possible* pour ces femmes et ces hommes qui ont pourtant appris à faire pipi là où on leur dit et à écouter les leçons de ceux qui savent toujours comment faire et vivre toutes les vies possibles, y compris la vôtre. Quand on n'a pas les moyens, on attend que vienne notre tour, on patiente dans les toilettes de l'histoire. Car si on n'a pas les moyens, pas les bons gestes, la parole un peu en biais, le profil flou, si on ne peut pas construire les conditions idéales, la surface lisse et jamais percée des conditions idéales alors il faut se taire car on ne va pas bien faire. Faire un lieu, vraiment, c'est percer cette surface de la fable du politique immaculé, c'est se bagarrer avec les conditions, c'est plonger à la source boueuse d'une situation et demander d'où elle vient et à qui elle coûte vraiment à de gigantesques sangsues qui se prélassent dans les bas-fonds. Il ne faudrait pas le faire. Il faudrait rester immobile et silencieux, rechercher la pose parfaite, l'image parfaite et sans grain. Savoir faire bonne figure.

Mais il a fallu faire un lieu. Fatalement. Pourquoi donc ? On ne le sait pas. Kiasma est un accident qui est si signifiant avec le temps qu'on aurait du mal à le penser comme un fait du hasard. Mais du mal aussi à l'expliquer autrement que comme une démangeaison qui un jour devient une pensée en acte. Le lieu devait se faire. Et c'est nous qu'il a trouvé cette fois-ci en rôdant dans les parages. Il a fallu faire un lieu ou c'est peut-être plutôt « le faire lieu » qui passait donc là qui nous a attrapé de sa puissance animiste. Il trouvait qu'on avait quelque chose de cassé peut-être, qu'on était une matière bon marché sûrement. Il ne faut pas faire les malin·es car le lieu nous a trouvé un peu ignorant·es et un peu léger·es. Il a été indulgent avec ça, c'est clair. Il nous a laissé le temps d'apprendre et le temps de défaire des sales histoires, et aussi d'inventer nos vies en ratant à répétition. Le lieu s'est fait en nous, de nous tous et toutes qui y avons travaillé, y sommes passé·es, y avons cherché quelque chose, une main chaude, de l'eau fraîche pour éteindre les incendies de la ville. Le lieu colle sa membrane au-dehors, nous sommes sa peau et ses nerfs. On filtre la colère qui fait le lieu, comme la joie, qui fait le lieu. Faire lieu, c'est être pris, comme la femme de Barbe Bleue, la main et bientôt le corps tout entier au cœur des problèmes, dans la matière même du politique qui tour à tour nous éblouit, nous déçoit et nous blesse.

Le lieu est surprise et bassesse, est plaisir et laideur. Le lieu est déceptif et c'est en cela qu'il est généreux, il nous apprend ce que nous ne voulons pas savoir, il nous met en présence et nous force à vivre et à penser avec des pensées indésirables. Il n'est pas qu'une question d'affinités, il est aussi matière à malentendus. Il nous traverse contre notre gré. On aura couru longtemps après le juste accord, la bonne façon de se comprendre et puis on aura compris que les pires frustrations, les attitudes les plus stupides sont des cadeaux du lieu autant que les amitiés les plus profondes. Ce qu'on a mal fait, les erreurs, les mots de trop et les mots qui manquent sont les trésors du lieu, son savoir particulier, puissant et toxique, difficile à saisir, perles du lieu au plus profond de la merde du lieu.

Il n'y a pas une manière héroïque de faire lieu, aucune chance de réussir durablement. Chaque bonne nouvelle apporte son pesant de crasse, toutes les idées ont alors un poids et une forme et elles viennent poser leur grosses fesses sur le clavier de votre vie et écrivent autre chose que ce qui était prévu.

Le lieu n'a pas besoin d'héros ni d'héroïne, même s'il réclame et consomme des sacrifices. Il est une matière sale, une distillation ambiguë et difforme de toutes les présences qui y négocient leur place, de tous les egos qui sauvent leur peau à défaut du monde. On n'en sort pas indemne, pas même fier.e. Le lieu travaille, pousse et déforme, s'enfuit. Il n'y a de bonnes pensées que celles qui font lieu et celles qui le défont à la fois.

On pense parfois que le quotidien du lieu le plus navrant, l'assommante litanie de la littérature administrative, la violence feutrée des politiques reptiliennes, les systèmes embarqués dans de jeunes corps qu'ils font parler, les manques et les pertes détruisent la poétique et le désir du lieu. Mais tout est contingence et le lieu est une formidable machine à fabriquer de nouvelles poésies affectées et survivantes de ce qui pourrait tuer le lieu. Le lieu accueille car il traduit le monde, les pensées et les paroles, les œuvres et les poèmes dans sa langue où tout à une place, avec sa bouche pleine de matière et d'hématomes.

Il est un récit qui dépasse mais n'oublie pas, qui grossit dans la colère et la fête. Il n'est pas son apparence, il n'est pas sa surface ni son quotidien. Il n'est pas que local, il est à beaucoup d'endroits et ainsi personne ne le cerne, ne le saisit, ne le possède, le lieu s'enfuit de son enveloppe, s'allie dans le proche, transducte le lointain.

Le lieu se fait en nous et ne disparaît pas.

4.

Ce dont la fin de Khasma est le nom

Quand un petit centre d'art associatif tel que l'Espace Khasma ferme dans la proche banlieue de Paris, en Seine-Saint-Denis précisément, c'est forcément un signe des temps. Des temps où ce, celles et ceux qu'il a défendu et contribué à rendre visibles, qu'il s'agisse des artistes, des auteur.es, des penseurs et penseuses ou des questions qui fâchent, des habitant.es indésirables, des pratiques minoritaires, des expériences de l'art ou des formes de vie et d'hospitalité, manquent cruellement de voix dans une société qui vacille. Khasma a montré avec d'autres qu'il y avait quelque chose qui se passait là, qu'une solution à la violence comme projet politique existait et qu'elle n'était pas facile, qu'elle demandait chaque jour des efforts considérables.

Une histoire se termine mais pas seulement celle d'un lieu. Peut-être aussi celle d'un territoire et de ses utopies concrètes. Affaire à suivre. Khasma a poussé comme nombre de ses collègues sur les terres fertiles d'une banlieue qui s'était donnée les moyens de parler et de regarder dans les yeux tous ceux qui ont fait de la peur leur commerce.

La région la plus riche d'Europe est aujourd'hui devenue la moins hospitalière, errant sans programme d'un fantasme électoral à l'autre, spectre d'une culture apportée à tous au mépris de la vie de chacun et de ce qu'elle produit comme savoir. L'électeur fatigué est devenu le seul habitant de cette carte. Et l'épuisement la seule forme confuse de consentement. Le Grand Paris s'invente de son côté dans une nouvelle colonisation amnésique des territoires pauvres, piétinant une *terra nullius*, en attendant les prochaines révoltes du génie indigène qui respire encore sous le béton ciré. Ça nous rappelle forcément quelque chose au moment où d'autres rêvent de se réconcilier avec l'Afrique, sans les arrières pensées grossières de grand-papa, cela va sans dire. Chacun fabrique donc son petit monde dans le bac à sable des élites pendant que la puissance publique, elle, applaudit en docile spectatrice la leçon des riches sans plus jamais interroger une faiblesse qu'elle s'est inventée comme maladie. Et il se dit à l'heure du dessert d'un repas bourgeois que décidément les emplois aidés ça ne sert à rien, sans croiser le regard des domestiques qui s'affairent en silence et versent la boisson saluant cette boutade un peu acide qui fera bientôt loi. Les conseillers surpris par cette annonce soudaine font circuler un peu trop tard de vagues analyses bâclées dans la nuit qui prouvent par la science ce que la voix du maître a dit. La voix est virale, sa politique est vitesse. Et la femme de ménage qui a traversé la banlieue à l'aube, son pass Navigo durement négocié à la main, trouve les restes encore fumants de cette belle décision sur une table fatiguée.

La fermeture de l'Espace Khiasma ne parle donc pas seulement de Khiasma, mais de toutes les structures de l'art et de la culture qui se sont fabriquées dans la fragilité d'une économie du projet, où les dossiers et les bilans consomment plus de temps que le soin que l'on doit à la transmission, à la relation, à faire société. Où l'on est condamnés à faire semblant ou à périr de trop donner. On l'a vu s'installer à la fin des années 90 et elle est là maintenant, cette belle économie désastreuse qui ne sert qu'à nourrir une machine aveugle. Pas assez de financements stables qu'appellerait une mission de service public de la culture et un désir de contrôle du politique qui ne laisse plus d'espace à la délégation, à l'innovation réelle, à la recherche de l'accord dans le temps long, à la pratique des désaccords avec une population qui en sait plus que les brèves de BFM.

Toute cette musique sonne faux et même l'orchestre n'y croit pas. La professionnalisation du secteur ne sert plus que des désirs de vigiles de la culture, d'agents de sécurité des expériences sensibles de l'art, de CDD de la déradicalisation, de service civique de la peur. Il faut reprendre notre souffle car nous avons beaucoup couru sans jamais un moment de répit. Et ainsi nous avons validé sans le vouloir cette économie culturelle qui nous tue, cette couverture trop petite que l'on tire dans tous les sens. Et la seule solution qui s'offrait alors à nous était d'inventer un lieu de consommation, une petite industrie culturelle désirable et obéissante qui ferait semblant qu'elle ne met pas dehors les présences et les corps dangereux. Nous pensons qu'il y a d'autres voies possibles. Il nous faut arrêter de courir pour les explorer et découvrir ce que la culture pourrait devenir, dans un monde qui décide de ne plus accélérer et prend conscience de ses limites. Et ce faisant, invente une autre écologie de pratiques, une autre manière de partager et de produire un bien commun. Et les vies qui vont avec. La parole politique est devenue vitesse pure, elle ne doit plus nous traverser sans encombre, elle doit sentir la matière dont nous sommes faits, dont est fait le lieu qui nous habite, une hospitalité rugueuse, un alliage qui a de la mémoire.

Khiasma s'en va donc. Il faut apprendre à disparaître. A devenir une fable qui agit et empoisonne. Que d'autres vont rejouer, défaire et refaire ailleurs. Et la belle ne viendra pas mendier sa survie. C'est ainsi. Restes d'une conscience de classe, comme on disait au XXème siècle. Nous allons bientôt veiller autour de la morte élégante qui fait des clins d'œil du fond de son cercueil. Nous soustraire au regard dans son sillage. A ceux qui ont pris mandat pour détruire, nous disons que nous faisons alliances avec les morts, que nous chérissons la cendre qui nourrit les futurs. A ceux qui font économie de la violence et lustrent les statues de banquiers, nous disons que nous ferons notre retour dans un autre corps et un visage sale. Ce n'est pas commun de dire au revoir ainsi, on aimerait une tribune qui réclame quelque chose. Nous ne réclamons rien. Nous sommes là.

On se dit donc tout juste au revoir et à bientôt.